

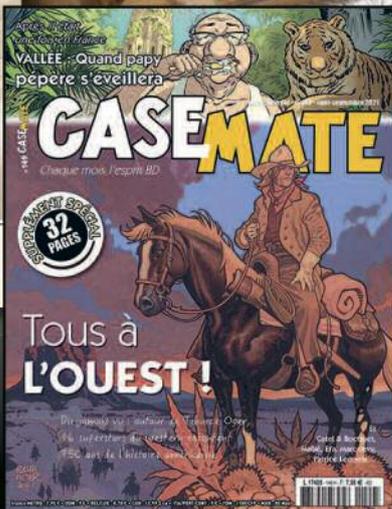
Les suppléments gratuits de casemate.fr

CASEMATE

Chaque mois, l'esprit BD

Go West Young Man

Félix Meynet, Tiburce Oger,
Hervé Richez et Christian Rossi



Supplément gratuit

Casemate 149, août-septembre 2021



Raconter la conquête de l'Ouest en un récit de quinze chapitres mis en images par seize dessinateurs spécialistes du western pour un total de 85 planches... C'est le défi lancé par Tiburce Oger (*Gorn, Ghost Kid*), épaulé par Hervé Richez, l'éditeur-scénariste de Grand Angle. Casemate 149 (actuellement en kiosque) consacre un cahier de 32 pages à la sortie de *Go West Young Man*. Et publie trois chapitres complets de cette saga-OVNI s'étalant de 1763



à 1938. Ainsi que des interviews de ses concepteurs, dont casemate.fr vous propose la suite. Coïncidence, deux des trois dessinateurs choisis, travaillant habituellement en croupe d'un scénariste, préparent également, pour une fois, une chevauchée en solo.

Christian Rossi dans l'ombre de Geronimo, Félix Meynet dans celle des forêts du Wyoming. Ils vous parlent de leurs projets.

Dossier Jean-Pierre FUÉRI

L'Ouest

en convoi et en solitaire



Rossi : Non, les Indiens ne maîtrisaient pas tout



Combien de westerns au compteur ?

Christian Rossi : J'ai plutôt l'impression que *Go West Young Man* est ma première intrusion dans le genre, à part peut-être *Le Chariot de Thespis*, encore qu'il ne se déroule pas vraiment à l'Ouest. *Jim Cutlass* et *Deadline* ont pour cadre la guerre de Sécession et *W.E.S.T.* démarre en 1901. En fait, l'histoire du western, l'installation des Blancs dans les territoires normalement réservés aux aborigènes, s'étale sur une période très courte, vingt à trente ans de guerres indiennes. Après, c'est plié.

Et fin de ces tribus en osmose avec la nature.

Oui, mais ce n'étaient pas pour autant des anges. Durant leurs périodes de guerre, qui consistent en coups de

main et raids, ils font preuve d'une grande cruauté observée dès leur arrivée par les colons sur la côte est. Dans *Go West Young Man*, le gros sergent est juste enterré au soleil, mais il y a bien plus sadique. On coupe les paupières, le nez, les oreilles, les pieds. On arrose le patient avec le fameux jus de cactus qui attire irrésistiblement les fourmis rouges. Et, bien sûr, grand classique, le scalp. Certains, extrêmement peu nombreux, s'en sortent vivants, leur crâne ayant réussi à cicatriser. Il en reste des photos. Ainsi un personnage de *Blueberry* appelé évidemment Crâne d'Œuf.

Pour en revenir au sergent enterré jusqu'au cou, à midi, en plein soleil, dans le désert, il serait devenu fou au bout d'une heure, complètement cramé. Les Indiens savent utiliser leur

Ci-dessous et double page suivante, recherches pour le western *Golden West* à venir par Christian Rossi.
© Rossi.




Go West Young Man,
Collectif, Tiburce Oger,
Bamboo - Grand Angle,
110 pages,
19,90 €,
3 novembre.
Tirage luxe à 29,90 €.

« Entre voisins, on monte des coups de main, on s'empare de ses réserves et ses femmes »

Christian ROSSI

écosystème pour imaginer les tortures adéquates. En face, les soldats sont un peu le rebut de la guerre de Sécession, des hommes qui signent pour continuer à manger et se retrouvent dans le sud-ouest, au climat extrêmement dur. Et là, ils fuient le soleil brûlant, toujours à l'abri sous leur chapeau.

Pourquoi souriez-vous devant la scène du crotale qui va attaquer le sergent enterré ?

À condition de ne pas le déranger, un crotale dort la plupart du temps et ne chasse que la nuit des petits mammifères, comme tout crotale qui se respecte. Il ne va pas chercher la bagarre avec un prédateur qui, debout, lui semble de la hauteur d'un immeuble de dix étages. Mais enfin, un scénario a ses besoins...

Comment se crée l'Ouest américain ?

Après la guerre civile, et des tractations avec le Mexique, les États-Unis rachètent un énorme territoire, l'Arizona. Avec pour frontière le Rio Grande. D'où création de réserves indiennes et de forts de garnison de plus en plus nombreux. Leur rôle : assurer une paix relative. Tout le monde est

sous pression. Geronimo qui n'est pas chef de guerre, mais chaman et fin stratège, galvanise ses quelques troupes et fout un bordel incroyable. Tout le monde tremble devant ces Apaches surnommés les tigres humains. À tel point, que, bien qu'il plaidera sa cause auprès de Roosevelt, Geronimo, après sa déportation, ne sera jamais autorisé à revenir sur la terre de ses ancêtres. Il meurt dans un coin de l'Oklahoma, loin de chez lui. Mais sa geste ne disparaît pas avec lui. Il est très étonnant d'entendre en 1944 les paras américains sauter sur la France au



cri de « Geronimo » !

Comment combattent réellement les Indiens ?

Par coups de main, attaques éclairs. Les tuniques bleues vivent ce que vivront les GI au Vietnam. Rentrant au pays, ils raconteront avoir lutté contre les Vietcongs, avoir tiré contre les Vietcongs, mais sans jamais en voir un seul. Dans les rapports de la cavalerie, on lit que des hommes tombent dans des guets-apens tendus par peu d'attaquants qui sèment la panique avant de disparaître, laissant des cadavres et sans que les soldats aient même une idée de leur nombre. Un système de guérilla employé déjà par les Russes contre l'armée napoléonienne et plus tard contre la Wehrmacht en pleine débâcle après l'échec du siège de Stalingrad.

Qui sont les scouts, ces harkis avant l'heure ?

Il a toujours existé des luttes intestines entre tribus, des règlements de comptes, comme en Afrique. Entre voisins, on monte des coups de main pour aller s'emparer de ses réserves de nourriture et de ses femmes. À cette époque existent des subdivisions très subtiles dans les tribus. D'où des luttes entre frères, des dissensions et finalement des collaborations avec les Blancs. On possède beaucoup de photos de ces supplétifs qui en général se reconnaissent à leur bandeau rouge, sont habillés de bric et de broc, mais portent un armement militaire moderne. Pisteurs redoutables, ils laissent les Blancs rêveurs devant leur habilité à déceler les traces infimes laissées par les guerriers que traque la troupe.

Qui est le fameux lieutenant Gatewood ?

En 1886, cet officier, avec ses guides indiens, va à la rencontre de Geronimo et obtient sa première reddition qui ne va pas durer longtemps.

Il est question de la femme du capitaine.

Un détail amusant. Dans ces garnisons lointaines, leurs épouses peuvent accompagner les officiers supérieurs. La vie militaire au fort, très inconfortable et moyen-

La relève ? En Rouge

Des scénaristes se plaignent d'une certaine pénurie de dessinateurs classiques. Comment l'expliquez-vous ?

Christian Rossi : Cette technique nécessite un certain savoir, et un apprentissage permanent, comme soulever des haltères chaque jour. Une vraie exigence, même si travailler ainsi est passionnant. Je pense qu'il faut être tombé dedans pour en accepter les contraintes. Encore faut-il que cette exigence, cette rigueur soit rémunérée à la hauteur du travail réalisé. D'où, vu la baisse des ventes, des négociations compliquées.

Un scénariste très connu a baissé sa rémunération pour qu'un jeune prodige classique puisse vivre de leur histoire...

Mais que faire par rapport à des mômes qui peuvent s'envoyer leurs 150 pages par mois pour la moitié du prix d'un album franco-belge ? Nous les dessinateurs réalistes sommes bien loin de ce flux.

Qui, du haut de vos 66 ans, représente-t-il le mieux la relève ?

Un Corentin Rouge, tombé petit dans la marmite, et qui en a absorbé tous les codes. J'espère qu'il va essaimer, provoquer chez d'autres artistes l'envie de perpétuer cette école. Et sans doute en mode traditionnel, tant le marché parallèle des planches et des illustrations met du beurre dans les épinards de pas mal d'auteurs, leur permettant de tenir. Mais il ne faut pas se leurrer, sur ce terrain, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Avant d'y tenir sa place, il faut développer son style, construire un univers assez consensuel. Travailler sur la longueur...



nement marrante, devait être à l'origine de quelques tensions. Je rappelle cette situation sans montrer la dame, mais en dessinant l'officier mettant quelques gouttes d'une potion dans son verre, sans doute pour calmer son humeur.

Comment les tuniques bleues tiennent-elles dans cet enfer surchauffé ?

Souvent parce qu'ils venaient de la terre et sont habitués à une vie très rude. Un peu comme les poilus dans les tranchées, issus essentiellement de la paysannerie. Ils se battent dans des conditions dantesques dont nous n'avons aucune idée. Des durs au mal. Avec parfois des moments d'humanité dans ces guerres qui opposent des millions d'hommes, tous dans le même bain (je ne parle pas des guerres indiennes). On a vu ainsi sur le front de 14-18 des moments de fraternisation, des trêves de Noël où on buvait des coups ensemble.

Dans *Pinard de guerre* (Casemate 149), on voit un artiste français, totalement bourré, danser entre les lignes sans se faire descendre.

J'aurais tendance à croire plausible ce genre de situation. L'instant où soudain on se rappelle qu'en face ce sont aussi des êtres humains. Ce moment où on oublie les règles de la guerre, où on ne tire plus sur tout ce qui bouge. C'est très beau.

Dans *Casemate 149*, vous évoquez l'éducation des jeunes Apaches.

Dès leur plus jeune âge, ils vivent dans l'idée qu'ils ne peuvent compter que sur eux-mêmes, leurs jambes, leur ténacité,

« Je voudrais montrer, par petites touches, la tournure d'esprit particulière aux Indiens »

Christian ROSSI



leur courage, leur opiniâtreté. Le tout soutenu par des récits traditionnels sur la création des Apaches. Ils ne sont pas des êtres abandonnés, mais des êtres choisis pour survivre dans un monde extrêmement hostile. Donc le guerrier doit être le meilleur, comme les Spartiates. Périr au combat est la moindre des choses. Un mort dans leurs rangs est vécu comme un drame. L'image hollywoodienne de centaines d'Indiens courant au-devant des balles, tombant par dizaines lors d'attaques de convois, est d'une débilite profonde. Encore une manière de montrer la supériorité de l'homme blanc. En réalité, vu le petit nombre de ses hommes, un chef indien ne se permet jamais de faire n'importe quoi, soigne sa tactique pour éviter au maximum les pertes.

Est-ce cela que vous allez raconter dans votre western en solo ?

Oui, je voudrais montrer à travers une fiction, et par petites touches, cette tournure d'esprit particulière aux Indiens. En évitant le plus possible tout discours téléphoné ou trop didactique. Mon personnage, un jeune Indien, va vivre ses apprentissages, devra survivre, et finira par s'adapter au mode moderne des Blancs.

Quid de Geronimo ?

Il l'accompagnera dans son éducation de guerrier. On imagine que l'Indien, en communion avec la nature, maîtrise tout. C'est bien sûr faux. Parfois, ça déconne total, parfois ils s'ennuient comme des rats morts, les mésententes existent. L'autorité de Geronimo est

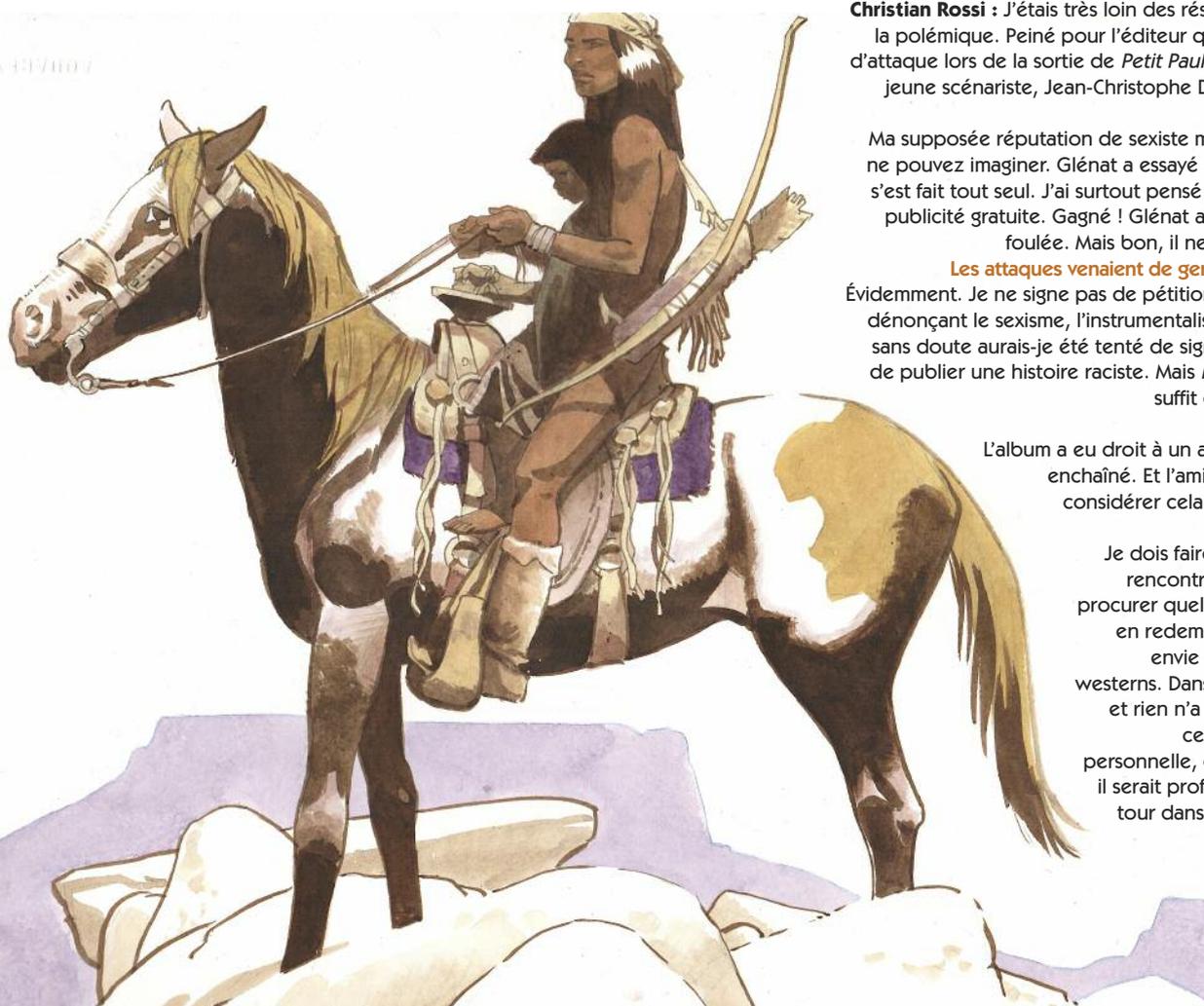


remise en cause, on le traite de vieux schnock sans humour. En puisant dans mes lectures, je tente d'habiller ce récit de chair. Et suis déjà impatient de le lire ! J'ai commencé à le dessiner à la mi-décembre et suis à la planche 52. L'album fera entre 160 et 170 planches. Sortie prévue dans un an, un an et demi.

« Mon éditrice m'a dit : "Arrête de te planquer derrière un scénariste, écris ton histoire à toi" »

Christian ROSSI

ROSSI dans **CASEMATE**
Jane sent enfin le sexe, Casemate 144,
Ménage à Troie (16 pages), Casemate 112,
Sur la ligne de mort (planches),
 Casemate 61, etc.



Sous quel titre ?

Golden West, allusion aux fascicules qui commencent à être publiés dans les années 1880 pour les gens de l'Est, sur la frontière. Des récits montrant Buffalo Bill, par exemple. De la pure fantaisie où on voit un homme tuer dix Indiens d'un seul coup de feu. Une vision romantique bien éloignée de la réalité.

Pourquoi cette envie nouvelle de travailler seul ?

Mon éditrice m'a dit : « Mon petit Christian, arrête de te planquer derrière un scénariste, écris et dessine enfin ton histoire à toi ! » C'est vrai, depuis l'adolescence, j'accumule de la doc, noircis beaucoup de papier, imagine différentes trames d'histoires. J'y inclus des choses très intimes, m'enrichissant de l'expérience de tous les scénaristes avec qui j'ai travaillé. Tout cela me sert aujourd'hui. Et ne plus avoir à faire de concessions à un autre ne me déplaît pas !

Suite page suivante

Défendu par le Canard

Pas traumatisé par l'affaire *Niala* et les accusateurs de machisme ?

Christian Rossi : J'étais très loin des réseaux sociaux quand j'ai appris la polémique. Peiné pour l'éditeur qui avait déjà dû subir ce genre d'attaque lors de la sortie de *Petit Paul* de Vivès, j'ai surtout pensé au jeune scénariste, Jean-Christophe Deveney, qui a accusé le coup.

Pas vous ?

Ma supposée réputation de sexiste m'indiffère à un point que vous ne pouvez imaginer. Glénat a essayé d'éteindre ce feu de paille. Ça s'est fait tout seul. J'ai surtout pensé que cela allait nous faire de la publicité gratuite. Gagné ! Glénat a dû réimprimer l'album dans la foulée. Mais bon, il ne s'agissait pas d'un gros tirage.

Les attaques venaient de gens ne l'ayant visiblement pas lu.

Evidemment. Je ne signe pas de pétition. Mais si j'étais tombé sur une dénonçant le sexisme, l'instrumentalisation de la femme noire, etc., sans doute aurais-je été tenté de signer tant je trouve dégueulasse de publier une histoire raciste. Mais *Niala* ce n'est pas ça du tout. Il suffit de le lire pour le comprendre.

Conclusion ?

L'album a eu droit à un article élogieux dans *Le Canard enchaîné*. Et l'ami Alexandre Coutelis m'a dit de considérer cela comme ma Légion d'honneur.

D'autres projets ?

Je dois faire un saut de puce à Paris pour rencontrer un acheteur qui vient de se procurer quelques aquarelles de moi. Et qui en redemande. Ma BD terminée, j'ai très envie de me consacrer à des images westerns. Dans ce domaine, tout a été traité et rien n'a été traité. Je voudrais revisiter cette période à travers ma vision personnelle, en forme d'hommage. Et donc il serait profitable que je retourne faire un tour dans le sud-ouest de ce continent.

Avant une vente à Paris, par exemple.

Quand les complices de Blueberry croisent la route de Fanfoué.
© Meynet.

Meynet : Chevaucher dans le Wyoming enneigé...



Votre épisode, Ne meurs pas montre un assaut sanglant de confédérés contre un campement nordiste en 1863. Ça embaume la testostérone...

Félix Meynet : Les sudistes jouent les bravaches, même si au fond ils ont forcément la trouille, savent que leur guerre est perdue, qu'ils vont à la mort. En dessinant ces scènes, je me dis qu'on ne peut pas vraiment ressentir ce qu'il se passe dans la tête de soldats au front. Qu'on leur donne forcément quelque chose, de l'alcool dans les tranchées, ou des excitants pour tenir le coup, comme aux pilotes de la Seconde Guerre mondiale. Avez-vous remarqué que tous ceux qui ont participé au débarquement en 1944 et ont fait des films dessus ne montrent pas la réalité, mais en présentent une forme d'allégorie un peu symbolique ? Comme s'il leur était impossible d'en parler humainement. On ne raconte pas ses guerres, c'est vrai même pour les Français revenant de la guerre d'Algérie. Silence et bouche cousue. En revanche, un Spielberg, né juste après la guerre, a réussi un des films les plus réalistes sur le débarquement, *Il faut sauver le soldat Ryan*.

Vos cavaliers sudistes se prennent pour des chevaliers...

... et se conduisent comme des bouchers possédés par l'exaltation de tuer. Je suppose que les chevaliers du temps des croisades ressentaient la même excitation. Dans ces situations extrêmes, la part d'humanité de chaque homme s'effiloche très vite. Dans les deux camps. Et même si, très souvent, les êtres qui s'entre-tuent sont très semblables, venant de mêmes milieux, baignant dans la même culture.

Avez-vous beaucoup échangé entre auteurs sur le groupe Facebook créé par Tiburce Oger ?

Il est toujours intéressant de suivre les travaux de confrères, parfois très différents. Ça ne rigolait pas toujours. Christian Rossi est quelqu'un de très intransigeant sur le dessin, la narration, et

maîtrise très bien l'univers de l'Ouest américain. Michel Blanc-Dumont est aussi exigeant, très documenté, grand connaisseur. À côté d'eux, j'arrivais peut-être avec mes clichés, mais surtout avec une grosse envie de bien faire, pour que, au moins, ces cadors n'aient pas honte de moi.

Certains auteurs demandaient-ils conseil à d'autres ?

Je ne pense pas, chacun s'est débrouillé avec sa propre histoire avant, tout fier, de la présenter à d'autres. Une période



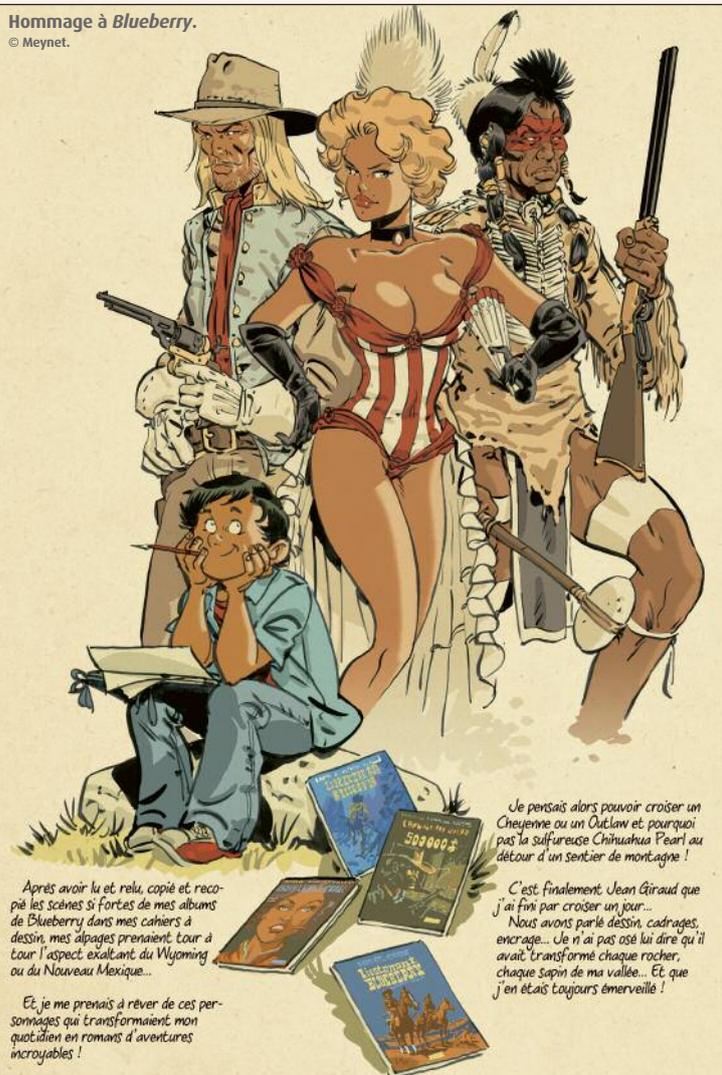
MEYNET dans CASEMATE

On vous aime, M. Uderzo, Casemate 104, Des hauts, des bas et des bulles, Casemate 100, Aux sombres héros de Napoléon III (planches), Casemate 99, etc.

« J'en suis revenu avec une histoire en 2 tomes sur laquelle je planche depuis un an et demi »

Félix MEYNET

Hommage à Blueberry.
© Meynet.



Je pensais alors pouvoir croiser un Cheyenne ou un Outlaw et pourquoi pas la sulfureuse Chihuahua Pearl au détour d'un sentier de montagne !

C'est finalement Jean Giraud que j'ai fini par croiser un jour... Nous avons parlé dessin, cadrages, encre... Je n'ai pas osé lui dire qu'il avait transformé chaque rocher, chaque sapin de ma vallée... Et que j'en étais toujours émerveillé !

Et, je me prenais à rêver de ces personnages qui transformaient mon quotidien en romans d'aventures incroyables !

très accaparante pour Tiburce Oger et Hervé Richez. Il leur a fallu tenir le choc plusieurs mois, vérifier que les chapitres de l'histoire se tenaient, gérer une brassée de dessinateurs aux caractères différents. Je pense que dans l'ensemble chacun a bien joué le jeu, n'a pas considéré l'exercice comme une contrainte, mais comme un petit moment de liberté pendant lequel on peut se faire plaisir. Et penser qu'on va être plus ou moins adoubé par les costauds du western a eu un côté très stimulant.

Où en est votre série Sauvage ?

Notre officier de l'armée française, engagée au Mexique sous Napoléon III, a viré sa cuti et nous l'avons laissé tout nouveau chasseur de primes. Après les trois albums prévus, Casterman nous en a commandé deux autres – le dernier, *Black Calavera*, est paru début 2020. Yann a proposé une suite. Pour l'instant, c'est non. Pas grave, s'ils changent d'avis, nous sommes prêts. J'aime bien l'histoire et l'époque. Si rien ne se passe, peut-être imaginerons-nous une courte fin à cette histoire. Un épisode qui pourrait, qu'en pensez-vous, paraître dans Casemate ?

Autre projet ?

J'ai effectué des repérages dans le Wyoming pour un projet de western qui se déroulera l'hiver, un peu comme l'épisode *Général "Tête Jaune"* de *Blueberry*. J'habite en Haute-Savoie. Gamin, j'étais persuadé d'être loin de chez moi en m'immergeant dans les paysages de *Blueberry* ou de *Buddy Longway*. Et appris bien plus tard que Derib n'avait jamais mis les pieds aux États-Unis et qu'il dessinait une forêt suisse juste à



Oger : Il dégaîne pour défendre les armes



Comment expliquer la différence de culture sur les armes entre la France et l'ensemble des États-Unis ?

Tiburce Oger : D'abord par un état d'esprit. Depuis le Moyen Âge, les Français ont pris l'habitude d'être défendus par un pouvoir central, à l'époque par les gens d'armes du seigneur. Les pionniers du nouveau continent ont dû, eux, se débrouiller longtemps tout seuls. Il faut quand même rappeler qu'un Français a le droit de posséder une arme, à condition de ne pas être un délinquant, de n'avoir jamais été condamné à de la prison. Une enquête suit chaque demande avant la délivrance d'un permis de chasse ou d'une licence de tir. Et le contrôle est plus ou moins sévère en fonction de l'arme détenue. Aux États-Unis, c'est en gros la même législation, parfois même encore plus restrictive qu'en France, notamment dans les États côtiers, à l'est comme à l'ouest. Ainsi, il est très difficile de posséder une arme en Califor-

nie, à moins qu'il ne s'agisse d'une antiquité fabriquée avant 1900.

Mais dans le Middle West, au Texas, en Arkansas, par exemple, États traditionalistes, on peut, à condition d'avoir un permis, porter une arme sous sa veste ou dans sa voiture. C'est très souvent le cas d'agriculteurs, d'éleveurs vivant en pleine campagne et pouvant se retrouver face à une bête dangereuse, ou dans l'obligation d'abattre du bétail blessé. Règne encore dans ces régions un état d'esprit très pionnier, très cow-boy.

Ce n'est pas tout à fait l'image que donnent films et séries policières.

Qui, à mon avis, véhiculent une image fautive de la réalité. Regardons les chiffres : la plupart des morts par arme à feu aux États-Unis se produisent dans des États où leur possession est la plus réglementée, c'est-à-dire, les États côtiers et les grandes villes. À Los Angeles, Chicago et New York, les guerres de gangs font énormément de morts, à coups d'armes souvent interdites aux États-Unis. M'intéressant aux

côté de chez moi. Je suis quand même revenu du Wyoming ébloui par l'immensité du ciel, ses paysages incroyables. Et avec une histoire en deux albums sur laquelle je travaille en solo depuis un an et demi. Tout va bien, aujourd'hui j'ai surmonté un épisode Covid épuisant et, à part quelques coups de fatigue, j'ai de nouveau la pêche.

Et votre vieux Savoyard Fanfoué, au rancard ?

Non, en sommeil. Pour cause de Covid – encore lui –, le journal local qui le publie a réduit sa pagination. Et l'a suspendu. On verra cet automne si la situation s'est améliorée ; sans doute y retrouvera-t-il sa place. Mais quoi qu'il arrive, je vais le relancer. Une grande expo lui est consacrée près de chez moi. Les gens m'en parlent tout le temps. Il y a toujours un fabricant pour me demander un Fanfoué pour orner une boîte de fromage ou de saucisson savoyards.

Un moment de détente pour vous ?

Exactement, et super rigolo. Loin de la lourdeur d'un album. Au journal, petite conférence de rédaction le lundi midi, livraison du Fanfoué de la semaine le mardi midi. Et les gens de la vallée le découvrent le jeudi.

Réagissent-ils ?

Il y a toujours quelqu'un pour me faire une remarque. « Tiens, cette semaine j'ai bien rigolé ! » « Dis donc, cette fois tu ne t'es pas foulé... » J'aime cette immédiateté. En attendant que sa publication reprenne, je vais faire revivre mon papy savoyard sur les réseaux sociaux où on trouve déjà le meilleur de sa production.



« La plupart des morts se produisent où
leur possession est la plus réglementée »

Tiburce OGER



armes depuis toujours, j'observe que des journalistes français sont la plupart du temps extrêmement mal informés sur le sujet. On parle toujours des lobbys pro-armes aux États-Unis. Mais les lobbys anti-armes en Europe sont tout aussi virulents.

Une arme n'est tout de même pas un hochet !

Non, c'est un outil. Comme une hache. Hache avec laquelle aujourd'hui on coupe du bois, mais qui a servi à tuer son prochain pendant des milliers d'années. Et nul besoin d'un permis pour en acheter une à Castorama. On en arrive, lors d'un meurtre à coups de Kalachnikov, à accuser l'arme. À la diaboliser. Il faudrait peut-être rebasculer dans la réalité. C'est l'homme qui se sert de l'arme qui est coupable.

Un outil quand même plus que dangereux !

J'en conviens. Comme une voiture. À Nice, un fou furieux a tué des dizaines de personnes en fonçant dans un spectacle avec un camion. On n'a pas interdit les camions que je sache, alors qu'à chaque drame on réclame l'interdiction des armes. Arrêtons, nous ne sommes pas dans un monde de béni-oui-oui. Interdites ou pas, les armes circulent, les assassins de Charlie Hebdo ne possédaient pas de port d'armes à ma connaissance. Et sans revenir à la hache, en ce moment les djihadistes tuent des pauvres gens au hasard des rues avec de simples couteaux.

Donc il faudrait laisser aller ?

Non, bien sûr, mais le plus important me semble l'éducation, l'apprentissage par la société et les religions de tous bords du respect de l'autre. L'arme n'est que le bouc émissaire de nos gros problèmes de confrontation, tant au niveau culturel que religieux.

Le principe français de la réplique proportionnelle à l'attaque existe-t-il aux États-Unis ?

Effectivement, je pense que les lois y



« Les journalistes français sont la plupart du temps extrêmement mal informés sur le sujet »
 Les journaux
 Tiburce OGER

sont plus tolérantes qu'en France. Si plusieurs hommes entrent chez un Américain avec visiblement l'intention de s'en prendre à sa famille et qu'il sort son fusil du dessus de l'armoire et les descend, je pense qu'il bénéficiera de grosses circonstances atténuantes, des associations prendront sa défense. Je ne dis pas qu'on lui décernera forcément une médaille, mais on considèrera assez vite qu'il n'a fait que se défendre.

Maintenant, il existe aussi des excès dans certains États. On y considère que si un inconnu entre sur le terrain d'un

habitant sans y être invité, ne serait-ce que pour demander son chemin ou parce que sa voiture est en panne, l'habitant est dans son bon droit en lui tirant dessus. On passe là d'un extrême à l'autre.

Quid des armes de guerre, pas vraiment indispensables pour se défendre des cobras, qui ont permis de vrais massacres en série dans les universités américaines ?

Oui, c'est effroyable, mais je mettrais le système éducatif américain en premier fautif. La frustration de gamins élevés comme des petits dieux, puis se prenant l'enseignement par la compétition en pleine face, ça fait plonger les plus fragiles dans la came ou dans un délire de vengeance envers cette société implacable. Que les armes automatiques soient interdites ne changera pas le problème.

Au Japon, les dingues attaquent des maternelles au couteau... Il y aura toujours des cas instables, et les contrôler tous est impossible, sauf chez Oui-Oui. Il faudrait, comme en France, établir un système d'autorisations et de contrôle dans les États qui autorisent leur détention. Les adhérents de la Fédération française de tir peuvent détenir des armes en semi-automatique, sous autorisation préfectorale renouvelable tous les cinq ans et des-

OGER dans **CASEMATE**
 La liberté, à pleines gorgées, Casemate 137,
 Honte & grandeur d'un rescapé, Casemate 100,
 Haine contre haine, Casemate 77, etc.



Extrait de *Go West Young Man*
par Paul Gastine.

tinées au tir sportif. Les armes automatiques sont réservées à la police et l'armée. Les pères fondateurs de l'Amérique, au temps des fusils à silex, ne pensaient pas que les armes modernes seraient si redoutables. Je préfère les armes anciennes pour leur gueule inimitable et cette poudre noire qui vous parfume un stand de tir rapidement. J'essaie depuis des années de montrer qu'on peut aimer les armes et le tir sans être un facho ni un psychopathe. Je pratique le tir de compétition, principalement à l'air comprimé et la 22 L. Mais je pense que, côté arme létale, le mépris est plus efficace.

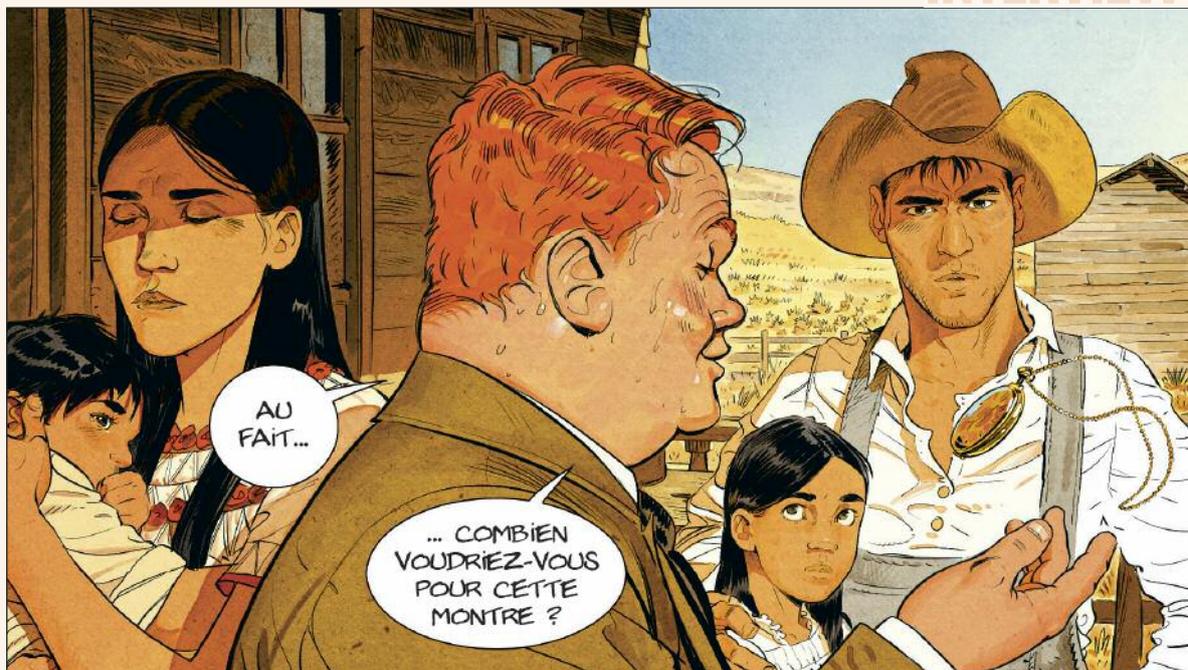
Vos projets après le marathon *Go West Young Man* ?

J'ai envie de privilégier l'écriture au dessin. Celui-ci est laborieux, prend du temps alors qu'en une phrase, une minute, je peux raconter ce que je mettrais une journée à dessiner. Mais je ne laisse pas tomber le dessin qui me passionne toujours. J'ai fini le premier tome d'une collaboration avec Philippe Pelaez (*Dans mon village, on mangeait des chats*) qui, il y a trois ou quatre ans, m'a envoyé un scénario se déroulant notamment à Paris durant la Commune. J'ai dit oui tout de suite alors que je n'envisageais pas de retravailler avec un scénariste. Et moi qui suis heureux avec un désert, deux cactus et trois cailloux, me voilà dessinant les rues de Paris, les immeubles haussmanniens, le métro en construction. Soleil attend que le second tome soit pratiquement terminé pour sortir le diptyque à quelques mois d'intervalle. Je pense en avoir fini à l'automne, donc publication au printemps ou à l'automne 2022.

Puis je m'attaquerai à la suite de *Ghost Kid*. Et je réfléchis à un autre album western coscénarisé avec Hervé Richez. Nous avons le même âge, les mêmes goûts, la même culture cinématographique, le même amour de la bande dessinée d'aventure intelligente pour grand public, ce qui ne veut pas dire con-con. Merci Casemate !

Pardon ?

Il y a quelques années, je passe en touriste au salon d'Angoulême que pourtant je boycotte. Au stand Casemate, un copain me dit que l'éditeur Grand Angle adore la BD populaire, comme moi, et me passe le numéro de Sulpice. On a vite sympathisé et j'ai signé pour un western. Alors oui, merci Casemate !



Richez : Christian Rossi, un aiguillon pour tous



Go West Young Man ouvre-t-il la voie à d'autres albums collectifs ?

Hervé Richez : Je ne pense pas. Il est le résultat d'un alignement des planètes. Et a nécessité un très important investissement de Tiburce Oger. J'y ai passé également beaucoup de temps. Que Christian Rossi rende ses planches le premier, que chacun puisse les admirer a été un aiguillon pour tout le monde. L'envie, la fierté, la joie, d'être assis à côté de ces noms-là ! Tout cela a fait que le projet s'est retrouvé sur les bons rails dès l'origine.

Tiburce Oger estime que *Go West vous a redonné à tous les deux un bon petit coup de pep's, que vous vous êtes mutuellement reboostés ? Confirmez-vous ?*

Au niveau de l'écriture, assurément. Grand Angle – j'y gère une centaine d'albums en cours sur trois ans – me prend beaucoup de mon énergie et j'en manquais un peu pour écrire. J'arrive cependant à coécrire quatre bou-

essayer autre chose. J'arrive à un âge, la cinquantaine, où il faut expérimenter, suivre d'autres envies. Sortir de son quotidien. Mais le désir d'écrire des histoires est toujours aussi fort.

Le cinéma par exemple ? Jamais essayé ?

C'est la signature de la cession des droits audiovisuels de ma série *Le Messager*, six tomes dessinés par Mig, qui m'a fait changer de vie en 2004. J'ai quitté la banque pour coécrire le scénario du film avec Nicolas Cuche. La catho fantasy, dans le sillage du *Triangle secret*, était fort à la mode à la fin des années 90. Le film a été en pré-production, le casting était bouclé quand celui tiré du best-seller *Da Vinci Code* a fait plonger dans la seconde tous les projets dans cette mouvance. Dont le nôtre. Un épisode extrêmement troublant, mais utile, instructif.

D'autres projets cinéma ?

Jack Manini et moi travaillons sur un sujet de comédie que nous avons bien l'intention de mener à bout. C'est doucement en train de ressembler à un traitement de film, donc nous allons probablement tenter cette voie. Une manière pour nous, aussi, de changer un peu d'air.

Bamboo – Grand Angle a amélioré le revenu de ses auteurs (Casemate 123). Avez-vous été suivi par la concurrence ?

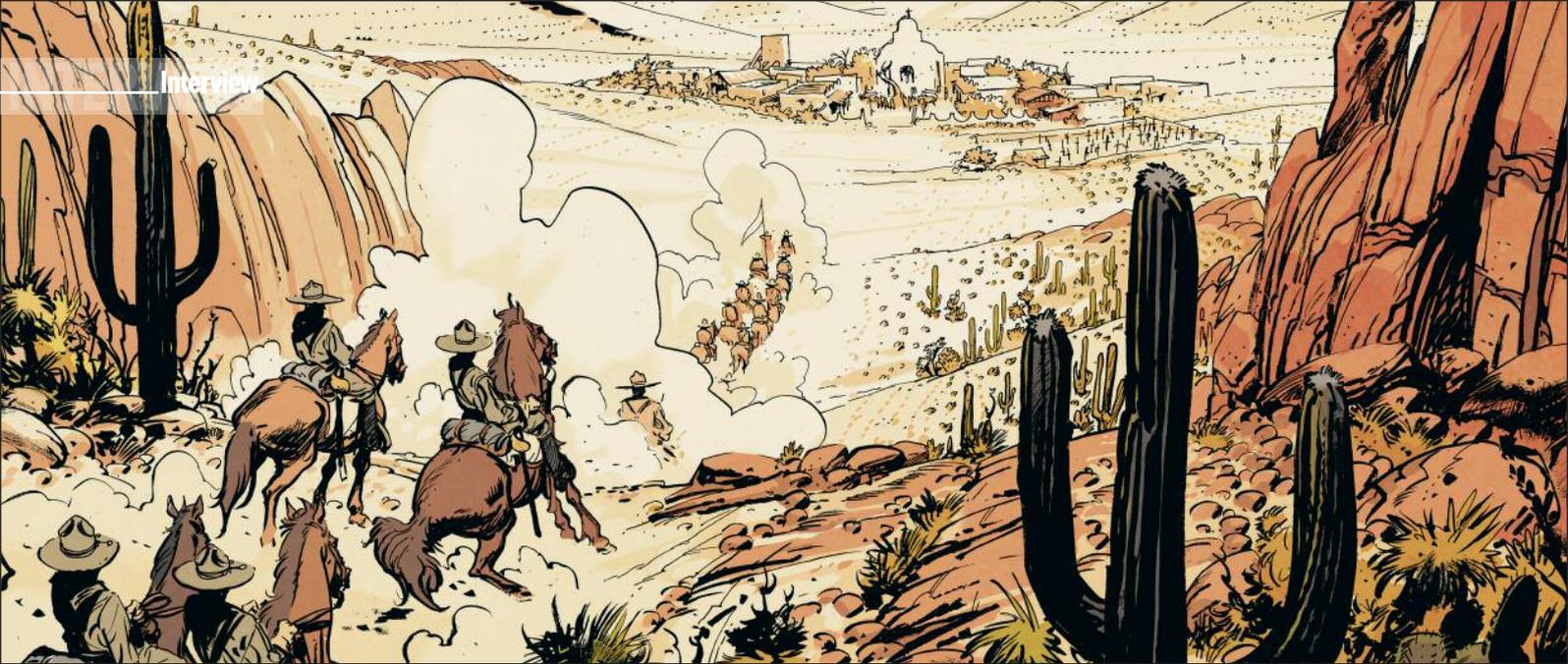
Les auteurs travaillant avec nous ou ceux avec qui nous sommes en négociation n'hésitent pas à faire valoir à d'autres éditeurs que nos conditions de droits sont meilleures que les leurs. Donc, forcément, des ajustements se font, mais pas de manière généralisée comme nous l'avons fait, et continuons à le faire. J'ai le souvenir qu'à l'époque certains confrères nous disaient que nous ne

« Je viens d'écrire un petit roman. À mon âge, il faut suivre d'autres envies, expérimenter... »

Hervé RICHEZ

Extrait de *Go West Young Man*
par Hugues Labiano.

quins par an. D'humour avec Christophe Cazenove, réalistes avec Jack Manini. Et je viens d'écrire un petit roman. Pour



tiendrions pas longtemps. Trois ans ont passé et nous ne sommes pas près de revenir en arrière !

Cela vous a-t-il amené d'autres auteurs ?

Disons que c'est un ensemble. La partie financière est importante, mais un auteur est avant tout un créateur, un conteur, quelqu'un qui a à cœur que son histoire soit lue, vendue, partagée. Son principal moteur est là. Et je crois, même si cela va peut-être paraître prétentieux, que les auteurs aiment bien travailler avec nous. Ainsi quand l'un d'eux m'appelle, je réponds toujours, quand on me pose une question, j'essaie d'apporter une réponse. Je crois qu'ils y sont sensibles.

Votre expérience de la banque, lors d'une vie précédente, vous aide-t-elle dans le milieu de la BD ?

Ces deux mondes sont tellement éloignés. Les passerelles ne sont pas évidentes. Mais certains réflexes de cette

« Les Oger vivent dans un univers très western quasiment magique, sympa, poétique et rigolo »

Hervé RICHEZ

époque peuvent se révéler utiles. Lors de partenariats plutôt institutionnels, par exemple avec L'Ordre de la Libération, des mairies. Mais mon job est l'encadrement de Grand Angle et l'écriture d'histoires.

Toujours collectionneur de BD et de planches ?

Les planches, j'ai arrêté en passant de l'autre côté, il y a un bon moment. Depuis, je me suis passionné pour l'histoire du vin. Un sujet que j'ai beaucoup traité sur fond humoristique. Et j'ai toujours la chance que certains de mes auteurs, certains copains m'offrent de temps en temps une de leurs planches. Il n'y a plus de place sur les murs de mon bureau. Mais pour autant j'espère

Extraits de *Go West Young Man*, ci-dessus par Ronan Toulhoat, ci-dessous par Dominique Bertail.



RICHEZ dans CASEMATE
Au nom du fils, Casemate 141,
L'athée envieux, Casemate 29.

qu'ils vont continuer !

Tiburce raconte que vous lui avez fait découvrir un vin bio qui, miracle, ne le rend pas malade.

Il vous a vraiment tout raconté ! C'est vrai. Un Mâcon-Villages 2013 du domaine Valette, et on a passé un bon moment ! On passe toujours du bon temps avec des passionnés. Et Tiburce est à la fois passionné et passionnant. En plus du dessin, du scénario, il peint, sculpte. Et vit dans un univers western assez extraordinaire que lui et son épouse rendent quasiment magique, sympa, poétique et rigolo.

À quand un western signé par une femme ? Depuis Jonathan Cartland de Laurence Harlé, c'est quasiment le désert.

Cela fait partie de mes envies. Une de nos auteures en avait un en tête. Elle est allée le réaliser chez Dargaud. C'est la vie !

Pagnol va faire des petits

Allez-vous tenir votre promesse d'éditer tout Pagnol en BD ?

Hervé Richez : Si le dieu Commerce reste avec nous, on a bien l'intention d'aller jusqu'au bout. L'ensemble est rentable, mais les ventes diffèrent selon la notoriété des titres. *La Gloire de mon père* se vend évidemment bien mieux que *Merlusse*, histoire d'un pion de lycée, plus confidentielle. Nous adoptons le rythme de deux albums par an, une œuvre très connue et une autre beaucoup moins.

Je pense qu'on ne communique pas assez sur le fait que nous sommes l'adaptateur officiel, adoubé par la famille de Marcel Pagnol. Un des écrivains français les plus reconnus au monde et, je crois, le deuxième écrivain préféré des Français. Par trop de pudeur sans doute.

D'autres projets dans cette voie ?

Nous envisageons un accord avec un ou deux éditeurs, dont nous adapterions un ou deux romans par an. Ainsi sommes-nous en grande synergie avec la PDG de Lattès et terminons l'adaptation du roman d'Olivia Ruiz, *La Commode aux tiroirs de couleur*. Dans le plus grand respect, car il faut que la BD soit considérée comme un média noble. Olivia a repris ses dialogues pour cet album, lui apportant sa musique propre. C'est essentiel pour montrer que la BD apporte un nouveau regard sur une œuvre. Olivia Ruiz a parfaitement compris que la musique intérieure de lecture d'une BD n'est pas tout à fait la même que celle d'un roman. Ce respect existe bien sûr aussi dans les adaptations de Pagnol ainsi que le respect absolu de ses textes. Quand, pour des soucis de rythme, il est nécessaire de changer quelques mots, nous le faisons avec Nicolas Pagnol qui a une connaissance énorme de l'œuvre de son grand-père ; Eric Stoffel, Serge Scotto, en étant les gardiens absolus du temple. Pour la petite histoire, Serge a pour grand-oncle Vincent Scotto, le musicien qui a créé bon nombre de musiques des films de Marcel Pagnol.

